

Anthony ou le crucifix d'argent

Suite de la 1ère page

indignés.
Une fois M. Weelford et Anthony, s'étant rendus au village, trouvèrent la noble maîtresse de Green-Rood aux pieds d'une infortunée couverte d'ulcères dont la vue repoussait, et qui exhalaient une infection insupportable. Agénouillée devant cette femme, lady Ashley pansait ses plaies avec un visage serein, et la consolait par de douces paroles. Tout entière à cette œuvre d'héroïque charité, elle ne s'aperçut pas de la présence de son chapelain et d'Anthony.

Ceux-ci la contemplèrent un instant avec attendrissement ; puis, voulant lui laisser tout le mérite de son courage, ils se retirèrent discrètement, touchés jusqu'au fond de l'âme, et admirant les prodiges que peut inspirer l'amour de Jésus-Christ.

D'ailleurs, dans toutes les chaumières qu'ils visitaient, ils rencontraient des marques de la pieuse générosité de la marquise d'Ashley. Partout ils entendaient célébrer son nom par un concert de bénédictions.

"Ah ! disait quelquefois Anthony au vieillard, pourquoi lord Drummore n'a-t-il pas à cœur de mériter les mêmes éloges et la reconnaissance des malheureux !"

Malgré la conduite inexplicable du comte à son égard, malgré la crainte que l'aspect du visage sinistre du puissant seigneur avait imprimée dans son âme, Anthony ne pouvait s'empêcher d'éprouver une sorte d'attachement pour cet homme incompréhensible.

Il accompagnait la plupart du temps le vénérable chapelain dans ses excursions à Elanely. Cependant il n'était pas rare qu'il y vint seul. Le vieillard, lady Jane elle-même, le chargeaient quelquefois de saintes missions, dont il s'acquittait toujours avec une exactitude et un tact admirables.

Au bout de trois semaines de séjour à Green-Rood, Anthony connaissait à peu près toutes les familles pauvres d'Elanely, et même quelques autres des alentours, qui n'échappaient point à la charité vigilante de la marquise d'Ashley. Tous les pauvres aussi le connaissaient, l'aimaient, le bénissaient ; ils se réjouissaient quand ils le voyaient apparaître dans leurs demeures.

A un mille environ du château de Drummore, au milieu des bois qui l'entouraient, il existait une habitation misérable et solitaire. On l'avait indiquée à Anthony en lui disant qu'elle était occupée par un paysan infirme, manquant de tout et n'ayant personne pour le soulager.

Un jour l'élève de M. Weelford partit de Green-Rood avec l'intention de pousser jusqu'à cette cabane. Après bien des détours, il arriva enfin à la hutte, bâtie au fond des fourrés, près d'un marécage. Un peu de fumée, signe de la présence d'une créature humaine, s'échappait par le haut du toit délabré.

La chaumière, comme toutes celles des Highlands, était construite en pierres rondes cimentées avec de la terre ; la toiture se composait de gazon et de bruyères.

Ordinairement les demeures de ce genre, à moins que leurs habitants ne soient réduits à la dernière pauvreté, sont divisées par une cloison d'osier ; la plus petite partie est destinée au bétail et à la volaille ; la plus grande sert de salle à manger et de chambre à coucher pour toute une famille.

Celle que venait visiter Anthony ne jouissait pas de ce luxe : elle n'avait qu'une seule pièce.

Au milieu apparaissait le foyer, au-dessus duquel une crémaillère suspendait le pot de fer contenant l'unique mets destiné au repas : un peu de farine d'avoine délayée dans de l'eau. Cette bouillie forme du reste, avec le lait et les fruits, la principale nourriture des Ecossais du nord.

Un trou pratiqué dans le toit devait donner passage à la fumée. Mais, comme il n'était pas percé di-

rectement au-dessus de l'âtre, de peur que la pluie n'éteignit le feu, la fumée, au lieu de monter en colonne, remplissait la hutte et sortait par la porte.

Un amas de bruyères et de feuilles de fougères, recouvert d'une méchante couverture de laine grise, servait de lit à un vieillard au visage hâve, à la chevelure et à la barbe inculte,

Anthony s'arrêta, saisi d'horreur, sur le seuil, à la vue de ce squelette vivant. Toutefois la charité chrétienne lui donna la force de surmonter ce premier mouvement de la nature. Plein d'une compassion douloureuse, il s'approcha de l'infortuné, et le questionna avec intérêt sur sa position.

Le malade répondit d'une voix basse et creuse :

"Je me nomme Joyce Harrison.
—A quel culte appartenez-vous ?
—Au culte presbytérien.
—Il y a longtemps que vous habitez cette cabane délabrée ?
—Quelques années seulement.
—Vous êtes bien malheureux ?
—Ah ! oui.
—Vous ne pouvez plus travailler ?
—Je suis perclus d'une partie de mes membres.

—Comment faites-vous pour subsister ? s'enquit encore Anthony ; car dans cette hutte isolée, loin de toute habitation, vous n'avez guère de secours.

—Je soutiens ma triste existence, répliqua le vieillard, au moyen de quelques aliments que je reçois du château de Drummore, et plus souvent de Green-Rood."

Lady Ashley connaissait, en effet, cet infortuné ; mais, ne pouvant l'aller voir, à cause de l'éloignement et de la difficulté des chemins, elle envoyait de temps à autre un domestique lui porter des provisions. L'infirmes en avait encore, qu'il montra au jeune homme, en comblant de bénédictions la marquise d'Ashley.

Anthony lui apprit qu'il résidait à Green-Rood, promit de le visiter souvent, et de lui remettre lui-même les aumônes de la noble dame du manoir. Il resta plusieurs heures avec le vieillard, lui rendant tous les petits services dont il était capable.

Le malheureux fut si touché de tant de vertu et de dévouement, qu'il versa des larmes en voyant partir Anthony.

"Je ne vous abandonnerai pas, dit l'adolescent ; je ne tarderai point à revenir."

De retour à Green-Rood, Anthony raconta son excursion à M. Weelford et lui parla longuement du vieillard. Le chapelain voulut accompagner son élève auprès de l'infortuné. La première fois que celui-ci s'y rendit, Joyce Harrison accueillit avec joie ses deux visiteurs, se félicita de la connaissance qu'il avait faite d'Anthony, et témoigna un tel désir de revoir souvent le jeune homme, que le prêtre s'engagea à le lui envoyer fréquemment.

Anthony profita largement de la permission ; ne tenant nul compte de la fatigue, il visita régulièrement tous les deux jours le pauvre infirme.

Un soir que le vieillard souffrait cruellement, son jeune consolateur prolongea son séjour auprès de lui, et le quitta beaucoup plus tard que de coutume. Une fois hors de la cabane, il pressa le pas pour arriver à Green-Rood, car il craignait que M. Weelford ne fût inquiet de son absence.

La nuit était complètement tombée quand il sortit des fourrés. Pour abrégé le chemin, au lieu de prendre la route qui passait devant le château de Drummore, suivant son habitude, Anthony tourna à gauche, voyagea dans un sentier étroit, serpentant entre la montagne et le mur d'enceinte du manoir.

(A Suivre)

Southern Pines

MOORE CO., N. C.

The most delightful climate for a Home or Winter Resort.

Only sixteen hours from New York. Write to Board of Trade of Southern Pines for booklet.

The Delineator for November

In the November issue The Delineator sustains its recognized position as the foremost fashion publication and one of the high-class literary magazines. Excellent reading and refined art supplement the display of Winter fashions, which are more charming than at any previous time. In fiction there is the second installment of The Evolution of a Club Woman, the bold narrative of a woman's experiences in clubdom, purporting to be fact ; a clever short story by William MacLeod Raine, entitled An Unpremeditated Engagement ; An Interrupted Honeymoon, by Lillie Hamilton French, a pathetic incident of a little Yorkshire terrier ; and a Western story by Minna C. Smith. In the second of his remarkable photographic articles, J. C. Hemment relates some of his thrilling adventures with the camera. N. Hudson Moore has a strikingly-illustrated paper on Chrysanthemums, and in the "Miladi" paper Clara E. Laughlin writes of Conflicting Tendencies in early married life. A House Small but Artistic is pictured and described by Alice M. Kellogg, and in "Carlotta and I" Miles Bradford tells the story of an old-fashioned Thanksgiving. For the children, there is a Firelight Story, by Livingston B. Morse ; entertaining Pastimes, by Lina Beard, describing the construction of the Statue of Zeus at Olympia ; an amusing story by C. V. C. Matthews, called We Meet Monsieur Daguerre, and a Sewing Lesson. In addition there are numerous articles by experts treating problems of the home and household.

Donahoe's Magazine

NOVEMBER 1903

"The Anti-Emigration Movement," by Alice J. Milligan, opens the November number of DONAHOE'S MAGAZINE. Miss Milligan has studied the question closely, and her conclusions, based on facts, are worthy the close attention of readers. A timely feature, "Cranberry Pickers on Cape Cod," by S. Maria Pickering, describes a popular autumn industry and those who conduct it.

Rev. J. T. Roche, in an interesting article, "Following the Voyagers," opens up a land not frequented by the summer tourist ; and Rev. L. C. P. Fox, O. M. I., recalls "Reminiscences of Missionary Life" in England and Scotland. These "Reminiscences" will run through several numbers, and will form a feature of unusual interest, recalling as they do scenes and incidents connected not only with missionary life, but with the great men of the period of which Father Fox writes, such as Wiseman, Newman, Manning, Faber, Father Tom Burk, Father Matthew, Charles Dickens, Pusey, and a great many other distinguished men of the day.

"Hades and Ibsen," by John Talbot Smith, deals with two of the leading plays on the New York stage. Theatre-goers will find this article a decided help in estimating the value of dramas of this class.

Edward F. Harkins contributes a sketch of Miss Martha Jackman, "A Friend of Bishop Cheverus," who has lived to see the centennial celebration of the dedication of the first Catholic Church in Boston. R. Carry O'Brien reviews the systems of education in vogue in Ireland during three hundred years, and Rev. Hugh F. Blunt has a striking paper, "A House Divided."

"The Soprano at St. Luke's" is a fascinating story by Lelia Hardin Bugg, and a new contributor, Maud Regan, tells a touching story in "The Passing of Thady."

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT
Avez-vous une idée ? Si oui, demandez nos "Guide des Inventeurs" pour savoir comment obtenir les patentes. Informations fournies gratuitement. MARION & MARION, Experts.
Bureaux : 1, Edifice New York Life, Montréal ; 1, et Atlantic Building, Washington, D. C.

SOME SPECIAL VALUES

There is no argument half so convincing as the evidence of your own eyes. For that reason we want you to inspect our stock of Winter Dry Goods. We will be most pleased to exhibit our stock and you will find them very interesting.

DRESS GOODS

All the newest Blacks and Colors, Rough Tweeds, Freizes, Plain and Striped Zibelines, Chevots, Serges Etc., also a snap in 50 inch suitings, good value at 50 per yd and not an off shade in the line, now for..... **35c**

WRAPPERETTES

Besides the usual range of English and American patterns we have a line of Canadian. Fast colors, good values at 15c now for..... **10c**

Blankets and Comforts

In this department you will find a stock of these essential cold weather Home Furnishings for you to choose from, that will make it easy for you to find just what you want ; we promise you the best value ever offered by us, see our ALL WOOL BLANKETS for..... **\$2.50**

FLANNELS

In addition to our usual stock of Blues and Grays, we are showing some very extra values in Kerseys **20 25 25c**

50 PAIRS

Odd lines Corsets, Prices from 50 cents to \$1.00

NOW HALF PRICE

R. T. HOLMAN

"Let the GOLD DUST twins do your work."



GOLD DUST
is a woman's best friend when wash day comes around. It makes the clothes sweet and clean. Takes only half the time and half the labor of soap. Just follow directions on package.
Made only by THE N. K. FAIRBANK COMPANY, Chicago, New York, Boston, St. Louis, Montreal.

A "Fairy" Calendar

The constant improvement in calendars is becoming more marked each year. The creations in this line, which a score of years ago, would be deemed works of art are now classed with those variegated mental compositions of which "Poor Richard's Almanac" was a veritable prototype.

This great advancement in the of making typographical charts by which the passage of the year can be accurately gauged is mainly—if not entirely—due to the perfecting and cheapening of the various processes of printing. These have developed to such a state that today, the work of the printing and lithographic press rivals that of the painter himself. In fact, it is possible by the expenditure of great care and skill to so reproduce a picture that it will at a short distance puzzle even an expert to tell whether it is genuine or not.

As an illustration of this fact, the 1904 Calendar just issued by The N. K. Fairbank Company is an example. For years, the "Fairy" Calendars of this Company have ranked among the leading annual art creations, but in the present instance, they have fairly outclassed previous efforts.

The Calendar is composed of seven sheets, 10 by 13 inches in size, printed on heavy glazed paper and executed in twelve different colors. The first sheet represents an idealic figure of a young woman who is flanked each side by a broad, wavy blue scroll on which appear the different monthly indices, twelve in all. The other six sheets are devoted to six individual bust studies of young women from the brush of C. Warde Traver, an artist of national repute.

Each head is given a frame effect in imitation of burnt leather, with borders and decorations in L'Art Nouveau (The New Art) which is the latest French treatment for decorative effects and is all the vogue.

Taken altogether, the Calendar is a distinct and remarkably beautiful work of art which should be in the possession of every lover of the "home beautiful."

The new calendar is being given in return for ten oval fronts from Fairy Soap boxes or 25 cents in stamps and can be obtained from The N. K. Fairbank Company, Montreal

McDonald's Conditions Powders

There is no better Blood Purifier or Nerve Tonic in the world. Every package is guaranteed. Put up in full pound packages. Price 30 cents. The ordinary so-called condition powders are put up in half pound packages and sold without guarantee at 25c. a package. MacDonald's Condition Powders are put up in full pound packages and are fully guaranteed, and sell only at 30c. a pound. See ?

MacDonald's Drug Store, Water Street, Summerside, is headquarters for Pure Drugs and Veterinary Remedies.

JAMES MacDONALD, D. V. S. Summerside

FISHERMEN

We Sell Gill and Bay Smelt Nets, Cotton

twine, Rope, Etc. At lowest Prices.

Brace McKay & Co. Ltd

Summerside Sept. 24th. 1903